



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

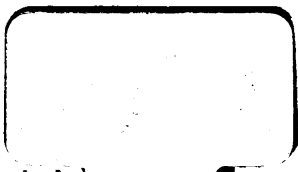
840.8

C459

A

955,169





1

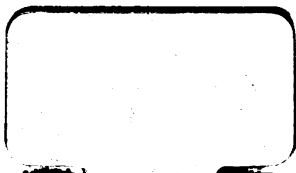
2

3

4

5

6



1

2

3

4

5

24119
C459

CHANŒS

DE LA

VEILLÉE.

REPERTOIRE

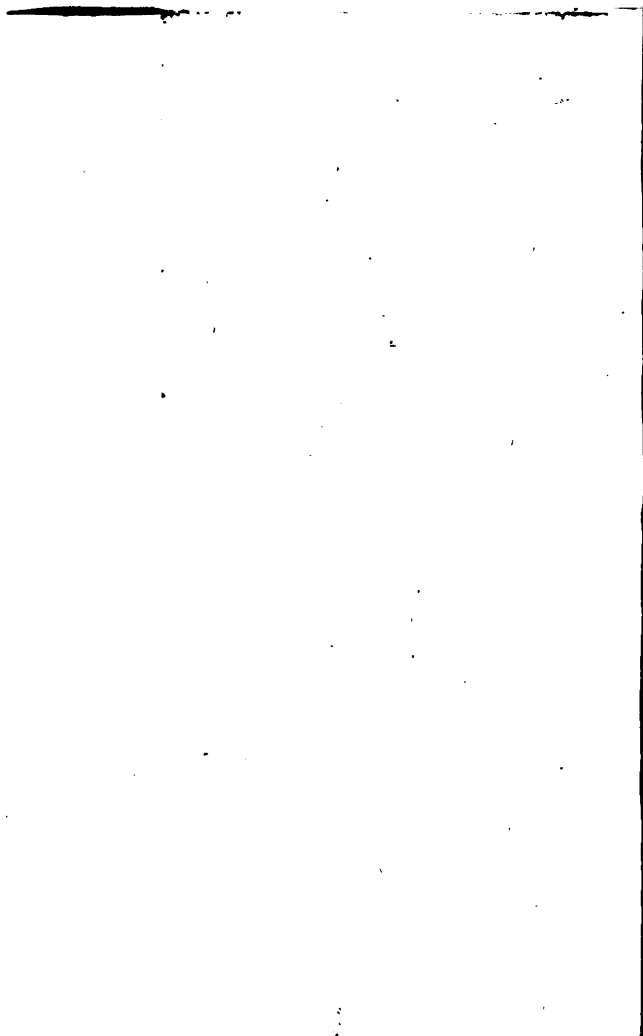
DE

Romances, Chansons Comiques, Melodies.
Nocturnes, Barcarolles,
&c. &c. &c.

Montreal :

TYPOGRAPHIE DE DEVERNAV, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT

1855.



CHANTS

DE LA

VEILLÉE.

~~~~~  
**REPERTOIRE**

DE

**ROMANCES, CHANSONS COMIQUES,  
MELODIES, NOCTURNES,  
BARCAROLLES, &c. &c.**

~~~~~  
MONTREAL:

TYPOGRAPHIE DE DUVERNAY, FRÈRES.

1855.

840.8
C459

Kon. Lang.
Auchard.
12.26.44
51174

CHANTS

DE LA

VEILLÉE.

~~~~~

### LA CHAUMIÈRE.

AIR : *Adieu charmant pays de France, &c.*

Séjour de mon heureuse enfance,  
Qu'il me fallut trop tôt quitter ;  
Vers toi, franchissant la distance,  
Ma pensée aime à se porter.  
Je vois ces murs couverts de lierre,  
Ce foyer, ce toit protecteur ;  
Et je regrette ma chaumière,  
Où je connaissais le bonheur.

Forcé de vivre au sein des villes,  
J'ai connu leurs bruyants plaisirs ;  
Là les hommes ne sont habiles  
Qu'à ce créer de vains désirs :  
Chacun d'eux use sa carrière  
En rêvant fortune et grandeur !...  
Moi, je regrette ma chaumière  
Où je connaissais le bonheur.

10-12-97

Quand, de l'amour goûtant l'ivresse,  
Je crois à la félicité,  
Je suis trahi par ma maîtresse,  
Qui rit de ma fidélité.  
Du grand monde c'est la manière :  
La constance n'est qu'une erreur !...  
Moi, je regrette ma chaumière,  
Où je connaissais le bonheur.

Le désir ardent de la gloire  
M'a fait affronter les combats ;  
Alors je voyais la victoire  
Suivre les pas de nos soldats :  
Mais du temps la faux meurtrière  
Moissonne à son tour le vainqueur !...  
Ah ! retournons dans ma chaumière,  
Où je connaissais le bonheur.

---

## LE JEUNE SOLDAT.

CHANSON COMIQUE.

AIR : *Connu.*

Ne v'là que six mois  
Que j' port' l'uniforme,  
Et les plus sournois  
Disent que j' me forme ;  
Je n' suis plus c' Jean-Jean  
Qu'on trouvait si bête !

A tabl' j'ai d' la tête,  
J' bats un rataplan ;  
J'fais du bruit coimm' quatre,  
Pour un rien j'veux m'battre !  
Aussi l' mond' dit-il  
Que j' suis ben gentil.

Pour marcher au pas  
J' n'ons pas la têt' dure,  
J'arrondis les bras,  
Je prends d' la tournure ;  
Je tends le jarret,  
Et quand je m' dandine,  
Dieu, que j'ai bonn' mine  
Avec mon briquet !  
Je valse avec grâces,  
Je sais fair' des passes !  
Aussi l' mond' dit-il  
Que j' suis ben gentil.

Quand le régiment  
Pass' dans un village,  
J' mets en un moment  
Un' ferme au pillage ;  
Poulets et dindons,  
Je vous prends en traître,  
On n' voit plus r'paraître  
Ceux que j'abordons ;  
Si l'on me querelle,  
Je cass' la vaisselle ;

---

Aussi l' mond' dit-il  
Que j' suis ben gentil.

Auprès d'un tendron  
D' figure agaçante,  
Comme un franc luron  
D'abord je m' présente,  
J' dis : "V'nez donc causer,  
" Jolie insulaire,  
" Je suis militaire,  
" I' m' faut un baiser.  
" — J'n'en donn' qu'à ceux qu' j'aime !"  
Moi, j'avanc' tout d' même ;  
Aussi l' mond' dit-il  
Que j' suis ben gentil.

---

### LES ENFANTS ÉGARÉS.

AIR : *Des Montagnes de la Navare, &c.*

Dans une sombre solitude,  
Deux enfants, de cinq à six ans,  
Portaient avec inquiétude  
Leurs regards doux et caressants.  
Ils pressaient leur course légère,  
Au bruit du tonnerre en courroux,  
En disant : " Cherchons notre père,  
" Le ciel aura pitié de nous.



“ C’est dans cette forêt profonde  
“ Que nous avons perdu ses pas,  
“ Ah ! du moins s’il passait du monde,  
“ On nous tirerait d’embarras.  
“ — Mais dans cette forêt, mon frère,  
“ Si nous allions trouver des loups !...  
“ — Nous avons perdu notre père,  
“ Le ciel aura pitié de nous.

“ La nuit vient, je n’entends personne.  
“ Que diront nos parents ce soir ?  
“ Comment notre mère, si bonne,  
“ Dormira-t-elle sans nous voir ?  
“ — Marchons toujours ; ce soir, j’espère  
“ Me retrouver sur leurs genoux.  
“ Nous avons perdu notre père,  
“ Le ciel aura pitié de nous.

“ — Je suis las, mon frère ; il me semble  
“ Qu’il faut nous reposer aussi.  
“ — As-tu faim ?—Oh ! non, mais je tremble !  
“ Il faudra donc dormir ici ?...  
“ — Ne pleure pas si fort, mon frère,  
“ Le bon Dieu, là-haut, nous voit tous !  
“ Nous avons perdu notre père,  
“ Il doit avoir pitié de nous.”

En sanglotant, sous le feuillage  
Les deux enfants se sont assis ;

Et, malgré le bruit de l'orage,  
Ils se sont pourtant endormis ;  
Mais, en dormant, cette prière  
Se mêle à leur souffle si doux :  
" Nous avons perdu notre père,  
" Bon Dieu, prenez pitié de nous !"

---

### **Pour moi dans la Nature.**

AIR : *Souvenir du jeune âge.*

Pour moi dans la nature,  
Tout n'est plus que douleur,  
Des eaux, le doux murmure  
Ne charme plus mon cœur ;  
L'oiseau dans la prairie  
Ne sait plus m'attendrir,  
Pauvre Léocadie,  
Te vaudrait mieux mourir. } (*bis*)

La fleur à peine éclosé  
Me paraît sans fraîcheur,  
Le parfum de la rose  
A perdu sa douceur ;  
Le bonheur d'une amie  
Ne vient plus m'enbellir,  
Pauvre Léocadie,  
Te vaudrait mieux mourir. }

## **La Chapelle Abandonnée.**

AIR : *Ma Normandie.*

Salut ! ô modeste chapelle,  
De tes vieux murs le triste aspect,  
Dans mon cœur attendri rappelle  
De doux pensers, un saint respect.  
Aujourd'hui ta voûte entrouverte  
N'entend plus de pieux accents ;  
Et dans ton enceinte déserte,  
Ne montent plus des flots d'encens.

Ici, l'eau sainte du baptême  
Sur mon jeune front s'épancha ;  
Là, le prêtre à celle que j'aime,  
Au nom du Seigneur, m'attacha.  
Hélas ! sous cette froide pierre,  
Qu'avec respect foulent mes pas,  
Auprès de toi, ma bonne mère,  
Ton fils ne reposera pas.

Jadis, la cloche, aux jours de fête,  
Eveillait les échos lointains,  
Maintenant ta cloche est muette ;  
Tes cierges brillants sont éteints.  
Chaque jour une pierre tombe,  
Et bientôt tout disparaîtra :  
Quelques ruines, une tombe  
Diront : la chapelle était là.

---

## **PRIEZ POUR LUI**

*AIR : Tendre amitié.*

Je vais revoir ma patrie adorée,  
Ma pauvre sœur, mon père déjà vieux !  
Je vais revoir cette France illustrée  
Par nos exploits et ceux de nos aïeux.

Ah ! sans retour, fuyez vaines alarmes,  
Seuls revenez, souvenirs glorieux !  
Pour moi, la vie a repris ses charmes,  
Je cours aux champs où vivaient mes aïeux.

Ainsi chantait un enfant de la France  
Qu'un dur exil retint sous d'autres cieux.  
Il revenait conduit par l'espérance,  
Vers l'humble toit acquis par ses aïeux.

Mais épuisé par sa longue souffrance,  
L'infortuné tombe et ferme les yeux,  
Il meurt, hélas, il avait l'innocence  
Et la valeur de ses simples aïeux.

Vous dont les cœurs sont fermés à la haine,  
Vous qui pleurez des excès odieux !  
Priez pour lui... car son âme erre en peine  
Loin de la tombe où dorment ses aïeux.

## LE PETIT SAVOYARD.

AIR : *Des Montagnes de la Navare.*

Adieu, mes petits camarades,  
Je ne puis partager vos jeux,  
Chez nous mes parents sont malades ;  
Ici, tout mon temps est pour eux.  
Pour oublier votre misère,  
Vous allez vous amuser tous ;  
Moi, je travaille pour mon père....  
Je suis bien plus heureux que vous....

Le matin gaiement je ramone,  
Le soir je montre un sapajou ;  
Je ménage ce qu'on me donne  
Et mets de côté sou sur sou.  
Gens riches, que l'on considère,  
Votre or satisfait tous vos goûts,  
Mais moi, j'amasse pour mon père,  
Je suis bien plus heureux que vous.

Dans des demeures magnifiques  
On a besoin du Savoyard,  
J'y vois de nombreux domestiques  
Me toiser d'un air goguenard,  
Ils se moquent de ma poussière ;  
Mais de leurs galons peu jaloux,  
Je me dis : " Je nourris mon père,  
" Je suis bien plus heureux que vous. "

Toi, Joseph, avec ta sellette,  
Tu comptes rester à Paris ;  
Pour se marier à Nanette,  
André s'en retourne au pays.  
Dans l'avenir chacun espère,  
Le mien m'annonce un sort bien doux.  
Dans un an je verrai mon père,  
Je serai plus heureux que vous.

### Un Baiser de mon Fils.

AIR : *T'en souviens-tu disait un capitaine.*

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,  
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,  
Tendres faveurs d'une femme jolie  
Étaient pour moi le suprême bonheur.  
Ah ! j'ignorais qu'il fût dans la nature  
Un sentiment plus parfait, plus exquis ;  
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure  
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire,  
Déjà mon fils m'occupe constamment,  
Et, je le sens, le bonheur d'être père  
Est bien plus doux que celui d'être amant.  
On est parfois trompé par ses maîtresses,  
Soi-même on manque à ce qu'on a promis ;

Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses  
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence  
Pour des grandeurs vous agiter encor,  
Malgré votre or, malgré votre puissance,  
Je ne saurais envier votre sort.  
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve  
De vains honneurs, de titres plus épris !  
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve  
En recevant un baiser de son fils ?

En vieillissant nous ne sentons plus naître  
Ce feu brûlant que l'on appelle amour ;  
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître,  
Dans notre cœur s'augmente chaque jour ;  
Lès cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,  
Rendent pour nous nos enfants plus soumis ;  
Et songe-t-on que le temps a des ailes  
En recevant un baiser de son fils ?

Jouets du sort, par un revers funeste  
En un instant il détruit nos projets ;  
Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste ;  
Sans murmurer j'attendrai ses décrets ;  
Tranquille alors à mon heure dernière,  
Je me dirai : Près de lui je finis,  
Heureux encor de fermer ma paupière  
En recevant un baiser de mon fils !

---

## LES ADIEUX DU CONSORIT.

AIR : *Batellier, dit Lisette.*

Rose ma bien aimée  
Ne pleure pas si fort,  
Si je pars pour l'armée  
C'est un effet du sort ;  
Ainsi parlait Gros-Pierre,  
Qu'un sergent engageait  
A la particulière, }  
Dont il était L'objet. } (bis)

Pour gage de tendresse  
Mon chien te restera,  
Dans les jours de tristesse  
Il te consolera.  
Parle lui, fais lui fête,  
Retiens le près de toi,  
Chéris la pauvre bête,  
Comme si c'était moi.

Après huit ans d'absence  
Je reviendrai soudain...  
Et te promets d'avance,  
Le plus brillant destin.  
Le hasard de la guerre  
Me deviendra fatal !  
Ou tu seras ma chère ;  
Femme d'un corporal.



Quand tu verras ma tante  
Ecris moi par sa main,  
Sois fidèle, et constante,  
Prends garde à ton cousin.  
Malheur à qui s'expose  
Contre un Troupier du Roi !  
Si quelque jour ma Rose  
Ne sent plus rien pour moi.

Adieu Rose.. adieu Pierre  
Et le sac sur le dos,  
Il quitte sa chaumière,  
Et se croit un héros.  
Tandis que la pauvre  
D'un air tendre et contrit,  
En soupirant répète :  
N'aimez pas un conscrit.

---

### LE CHEVALIER ERRANT.

AIR : *T'en souviens-tu disait un Capitaine.*

Dans un vieux château de l'Andalousie,  
Au temps où l'amour se montrait constant,  
Où beauté, valeur et galanterie  
Guidaient au combat un fidèle amant,  
Un preux chevalier un soir se présente  
Visière levée et la lance en main ;

Il vient demander si sa douce amante  
N'est pas, par hasard, chez le châtelain.

“ Noble chevalier, qu'elle est votre amie ? ”

Demande à son tour le vieux châtelain.

“ — Ah ! des fleurs d'amour c'est la plus jolie !

“ Elle a teint de rose et peau de satin ;

“ Elle a de beaux yeux, dont le doux langage

“ Porte en notre cœur plaisirs et tourments !

“ Elle a tout enfin, elle est belle et sage.

“ — Pauvre chevalier, cherchez longtems.

“ — Depuis qu'ai perdu cette noble dame,

“ N'ai plus de repos, n'ai plus de plaisirs !

“ En chaque pays, guidé par ma flamme,

“ Vais cherchant l'objet de tous mes désirs.

“ Des Gaules j'ai vu les plaines fleuries,

“ Du nord parcouru le climat lointain !

“ J'ai trouvé partout des femmes jolies ;

“ Mais fidèle amie, hélas ! cherche en vain.

“ Guidez de mes pas la marche incertaine,

“ Verrai-je en tous lieux mes désirs déçus ?

“ — Mon fils, votre sort, hélas ! me fait peine,

“ Ce que vous cherchez ne se trouve plus.

“ Poursuivez pourtant votre long voyage,

“ Et, si rencontrez un pareil trésor,

“ Ne le perdez plus ; adieu, bon courage. ”

L'amant repartit, mais il cherche encor.

## La Case de l'Oncle Tom.

CHANT COMIQUE.

AIR : *Connu.*

Ecoutez que j' vous raconte  
Ce que j'ai vu l'autre soir,  
Ce récit n'est pas un conte  
C'est un mélodram' tout noir,  
On pleur' dans c'te pièc' nouvelle  
Et l'on rit *ad libitum*,  
A l'Ambigu, ça s'appelle :  
*La case de l'oncle Tom.*

(Parlé) J'étais donc parti pour me divertir, et j'avais pas emmené ma Stasie. - J'entre à l'Ambigu ; on frappe les trois coups ; bon !... La toile se lève, c'est un appartement avec des blancs et des noirs... Un bon planteur nommé Chenevis est embêté par un Md. de marrons qui veut lui acheter un vieux noir nommé Tôme !... Le planteur tient à ce vieux *noir-ci* ; mais il faut qu'il s'en défasse pour payer un gueusard ; le marchand aperçoit le petit d'une mulâtresse nommée Elisa, il le demande par dessus le marché en disant : " *Encore un quart'ron, brave homme ! Encore un quart'ron !*" La mulâtresse a tout entendu, elle se sauve avec son moucheron. Elisa est belle femme et mariée à un esclave ; elle a donné dans l'œil d'un homme de couleur libre nommé Harris, qui est le Rostchild du canton de Ki ; c'est pour le payer que le bon Chenevis livre son vieux *Tôme* !... Harris et le Md. Halley veulent rattrapper la marchandise qui se sauve ; ils prennent deux boule-dogs élevés à la chasse aux nègres, et se mettent à la poursuite d'Elisa... (Criant) PREMIER TABLEAU... Les gredins.

J'sais bien qu' l'hom'm' n'est pas parfait,  
Mais, vrai comm' j'ador' ma femme,  
Foi d'pip'let j'aime et j' plains du fond de l'âme :  
Les négresses, les quart'rons,  
Les mulatr' les négritlons ;  
Et les marrons, les marrons,  
J'aime surtout les marrons,  
Les marrons, oui les marrons,  
J'aime surtout les marrons.

L' tableau change . . .

Et voilà comme nous somm' chez la tant' Chloé,  
La négress' dont c' Tom est l'homme ;  
Tout l'peupl' est rassemblé.  
Halley cherch' sa marchandise ;  
Harris est d'mauvaise humeur :  
Au p'tit d'celle qu'il courtise,  
Il voudrait faire une *noirceur*.

(Parlé) Il y a là un nommé Bengali, un niais noir qui dit des bêtises comme vous et moi, avec un autre qui lui flanque des coups de pied partout et puis encore quelque part... Elisa se resauve avec son petit quarteron.... TROISIEME TABLEAU : La Scène représente un fleuve qui charrie des glaçons et qu'on appelle : l'Ohio ! La mulâtresse arrive avec son moutard dans l'dos ; elle aperçoit un bon blanc..... *Batelier, lui dit-elle, je voudrais passer l'eau ! L'autr' lui repond : il gèle ; ça cass'rait mon bateau... Le bon blanc est ému, en voyant le petit marron glacé... Arrivent Halley et Harris, avec deux gueux et leurs chiens terribles. La mulâtresse est perdue : d'un coté elle a l'Ohio en perspective, de l'autre les chiens avec une mort sure .* Elle S'élançe avec son petit sur les glaçons, les gredins sont

glacés d'effroi.... Les glaçons crient et se fendent ! que c'est à fendre l'âme, à hérissier les cheveux de ceux qui en ont... L'enfant disparaît !.. La mère pousse un cri ! que toutes les femmes s'en trouvent mal... Elle repêche son petit mulâtre et le confie à la bonne Vierge.... Pauvre petit maucricot ! je ne te voyais pas blanc !... (*Au refrain*)

J' sais bien qu' l'homm', &c.

Nous v'la dans l'salon d'la femme,  
D'monsieur Birbe, l'sénateur,  
C'est c'magistrat qui réclame  
Qu' l'esclavag' reste en vigueur.  
Mais à part ça l'pauv' cher homme  
A l'cœur doux comme un agneau,  
Nègre ou blanc, il les saur' comme  
S'ils étaient dans la mêm' peau.

(*Parlé.*) La mulâtresse a traversé l'Ohio comme un seul homme ; elle n'en peut plus, la pauvre femme elle demande l'hospitalité à Mme. Birbe, qui se fait aider par son mari pour secourir l'esclave échappée... C'est fort *inégal* dit le magistrat ; mais bath ! *l'hospitalité se donne !* Quand il se trouve aux abois ; les chiens aboient ! ils ont flairé la chair noire. Y en a un surtout, un nommé *Hourrah* qui enfonce le chien de Montagis à six pieds au dessous du niveau de la mer... Mr. Birbe fait échapper la mère et l'enfant dans sa carriole ; et malgré que ça soit *inégal*, il fait un pied de nez aux gredins, aux Quimbos, à leurs chiens et aux lois négrophobes.... Braves homme va !... (*Au refrain.*)

J' sais bien qu' l'homm', &c.

L'rideau se r'lève ; on regarde,  
On s'croit au Niagara,

Une superbe cascade ;  
C'est comme un diorama.  
Aux nègr's Harris donn' la chasse  
Afin d'rattrapper son bien ;  
Halley, que c'te chasse, lasse ;  
Trouv' que c'est un métier d'chien.

(*Parlé.*) Les esclaves sont découverts... Le gremlin d'Harris veut les tuer ; il rate.. Hally veut flanquer un coup d'pistolet à Mr. Birbe, mais le bonhomme est armé !... *Ah ! laid ! ce n'est pas un beau*, qu'il s'écrie ! “ Et v'ian il casse une côte à Halley, qui se trouve le mauvais marchand... Il tombe dans le ravin, cè qui empêche le marchand de noirs d'y voir... Les autres gueux se sauvent... Mais les bons nègres ne veulent pas s'en aller avant que le marchand soit ra-veint du ravin... Pendant qu'on le pense, ça lui donne à penser... (*criant*) *septième tableau* ; Le quarteron est libre, la mulâtresse et son fruit sont vendus sur la place du Cha-telet du canton de Ki... Le mulâtre rachète sa motié ; et le petit quarteron passe dans les mains du gueusard. *Huitième et dernier tableau*. Georges flanque une calotte au traître ; ils se battent à coups de fusil, et Harris reçoit sa récom-pense: il est occis... Les mulâtres s'embrassent ; le vieux Tome voit respecter ses cheveux blancs ; les blancs et les noirs se mêlent... On crie ; *Bravo ! qu'ils paraissent !.. tous ! tous !..* Et c'est sensible !.. (*Au refrain*)

J' sais bien que l'homm', &c.

Enfin, pour les gens intègres  
Tout cela semble prouver  
Qu'on trait' les noirs comm' des nègres  
Ce qu'il n'faut pas approuver.  
Dans les cases, les savannes,  
Qu'on en fass' des port' coton

---

Mais quand ils plant' beaucoup d'cannes,  
Qu'on n, leur fich' plus d'coup d'baton.

(*Parlé*) Car enfin, ces pauvres noirs, on les reçoit comme des anglais dans une charlotte russe... On les vexe : on leur dit qu'en musique, qu'une blanche vaut deux noirs, qu'une noire égale deux crochés ; ça les fait rougir, eux qui ne donneraient pas trois noirs pour six blancs. Tout ça c'est un effet de lumière : la nuit tout les blancs sont noirs, et tous les chats sont gris, et les nègres aussi... Mme. Beecher Stowe et l'Ambigu ont blanchi les noirs à nos yeux ; j'en suis content ; car : [*Au refrain*]

J' sais bien qu' l'homme', &c.

---

## IL N'EST PLUS LÀ.

AIR : *Je vous écris pour, etc.*

Il n'est plus là, celui que deux années  
Auprès de moi le plaisir rappela ;  
Adieu serments d'unir nos destinées !  
Adieu beaux jours ! époques fortunées !  
Il n'est plus là.

Il n'est plus là ; pourtant dans la souffrance  
Plus d'une fois ma voix le consola !  
Lui qui n'était heureux qu'en ma présence,  
Qui maudissait les heures de l'absence...  
Il n'est plus là.

Il n'est plus là... l'amour ailleurs l'engage,  
L'amour !... son cœur ne connaît pas cela !  
Vous qui charmez maintenant le volage,  
Un jour aussi vous direz, je le gage,  
Il n'est plus là.

---

### L'AMANTE INCONNUE.

AIR : *Sol Canadien, terre chérie.*

Mes chers amis, vous allez rire,  
Vous allez vous moquer de moi ;  
Je suis amoureux, je soupire,  
J'ai de nouveau donné ma foi ;  
Cependant de celle que j'aime  
Je n'ai jamais suivi les pas ;  
Et s'il faut vous l'avouer même,  
C'est que je ne la connais pas.

Ne croyez pas que je plaisante,  
Sa plume a fait naître mes feux ;  
Dans ses lettres elle est charmante,  
Son style me rend amoureux ;  
Au sentiment, à la finesse,  
Elle doit joindre mille appas ;  
C'est pourquoi j'y pense sans cesse,  
Tout en ne la connaissant pas.



Je me la figure bien faite,  
Brune ou blonde, ça m'est égal,  
De fort beaux yeux, pas trop coquette,  
Un nez grec, un front virginal ;  
Une voix douce, un air aimable,  
Un pied petit, un joli bras...  
Je puis bien la faire adorable,  
Puisque je ne la connais pas.

Pourtant une crainte m'obsède  
Et trouble mes rêves d'amours :  
Elle est peut-être vieille et laide,  
Celle à qui je pense toujours.  
Alors, illusion chérie !  
Je te perdrais ; ah ! dans ce cas,  
Tâche toujours, ma chère amie,  
Que je ne te connaisse pas.

## LE NEZ.

AIR : *Le charme est la fleur du bocage.*

C'est par le nez que tout se flaire,  
Et, premier organe des sens,  
Le nez nous guide et nous éclaire  
Dans nos désirs les plus pressants.  
La Providence, toujours sage,  
En créant le nez, eut grand soin

Qu'il fût au milieu du visage,  
Afin qu'on le vît de plus loin.

Chacun cite de sa maîtresse  
Les dents, les yeux ou les contours;  
Mais bien rarement on adresse  
A son nez de tendres discours :  
Eh ! messieurs, faites qu'il partage  
Les éloges que vous donnez :  
Que serait le plus beau visage  
Si l'on n'y voyait pas de nez ?

Voyez ce gourmand, il devine  
Quand vous donnez de bons dinés :  
Chez vous alors il s'achemine ;  
Les gourmands ont toujours bon nez.  
Voyez encor cet homme en place,  
D'opinions changeant souvent ;  
Veut-il obtenir quelque grâce,  
Il a toujours le nez au vent.

J'aime un nez à la Roxelane,  
Il donne aux belles l'air mutin ;  
Sur une jeune courtisane  
Un nez à la grecque est divin ;  
Chez une noble et grande dame  
Je recherche un nez aquilin ;  
Mais si je prenais une femme,  
Je voudrais qu'elle eut le nez fin.

Le nez est le miroir de l'âme,  
Sur lui tout se peint, tout agit :  
Avons nous la fièvre, il s'enflamme,  
Quand nous buvons trop, il rougit :  
Enfin, si dans un tête-à-tête,  
Nos vœux ne sont pas couronnés,  
Au lieu de notre air de conquête,  
Cela nous donne un pied de nez.

---

### LA PEUREUSE.

AIR : *Ma Normandie.*

Nous habitons une chaumière  
Sur la colline, au bord de l'eau ;  
Là, seule, auprès de ma grand'mère,  
Dans le jour tout me semble beau ;  
Mais dès que la nuit devient sombre,  
La paix s'éloigne de mon cœur ;  
Je tremble en regardant mon ombre,  
Et de tout je sens que j'ai peur.

Du chêne dont j'aime l'ombrage  
Quand le soleil est trop ardent,  
Le soir je fuis l'aspect sauvage ;  
Il me semble voir un géant.  
Sous le bosquet, où dès l'aurore,  
Chanter, jouer, fait mon bonheur,

Quand il fait nuit je tremble encore,  
Et de tout je sens que j'ai peur.

Le matin je cours la campagne .  
Sans redouter aucun danger ;  
Mais le soir la frayeur me gague  
Rien que pour aller au verger.  
Le vent qui souffle le feuillage,  
Au loin les pas du laboureur,  
Jusqu'à la cloche du village,  
Ah ! de tout je sens que j'ai peur.

Le matin sur l'herbe fleurie  
Avec Colin j'aimais à causer,  
Souvent même, quand il m'en prie,  
Je lui permets de m'embrasser ;  
Mais le soir, pour faire l'aimable,  
Chez nous s'il frappe avec douceur,  
Je dis ; " N'ouvrons pas, c'est le diable ! "  
Car de tout je sens que j'ai peur.

Ah ! comme je suis malheureuse  
Quand vient l'heure de se coucher !  
Jusqu'à mon lit, toute honteuse,  
Je vais en m'écoutant marcher ;  
Si j'entends le moindre murmure,  
Tout habillée, avec terreur,  
Je me mets sous ma couverture,  
Et là toute la nuit j'ai peur.

J'ATTENDS TOUJOURS.

AIR : de G. Donizetti.

Dans sa course rapide  
L'onde fraîche et l'impide  
Caresse mon bateau ; (bis)  
La brise enfle la voile,  
Et la dernière étoile  
Se réfléchit dans l'eau. (bis).

La nuit s'avance,  
O mes amours,  
Sans espérance,  
J'attends toujours,  
O mes amours,  
O mes amours,  
Sans espérance,  
J'attends toujours,  
Ah ! Ah ! j'attends toujours.

} Refrain.

Tu m'avais dit courage,  
Demain sur le rivage,  
A l'heure où le jour fuit, (bis)  
J'irai seule et pensive,  
Et toi près de la rive,  
Attends jusqu'à la nuit. (bis)  
La nuit s'avance, etc.

Sans revoir sans entendre  
Ta voix sonore et tendre,  
Faut-il quitter ces lieux, (*bis*)  
Dieu que la mer est pure,  
Et seul dans la nature,  
Que nous serons heureux. (*bis*)  
La nuit s'avance, etc.

---

### **Je ne suis point aimé.**

AIR : *Moi t'oublier, est-il, etc.*

Adieu, plaisirs ; adieu, douce espérance ;  
Séjours riants dont mon cœur fut charmé ;  
Ah ! votre vue augmente ma souffrance,  
Je dois vous fuir, je ne suis point aimé.

Le doux printemps embellit la nature,  
L'oiseau redit son chant accoutumé ;  
Mais d'un œil froid je revois la verdure,  
Tout me déplaît !... Je ne suis point aimé.

C'est par l'amour que la vie est plus chère,  
C'est par l'amour que tout est animé.  
Ah ! si du moins il me restait ma mère !  
Dirais-je encor : " Je ne suis point aimé ! "

---

LES PETITS NOMS DE MADELEINE.

AIR : *De la Dame Blanche.*

Oui, Madeleine est une fleur,  
De nos fleurs la plus belle,  
Un lys est moins blanc qu'elle  
Une rose, a moins de fraîcheur....  
Aussi, plus d'une châtelaine  
Est, dit-on, jalouse en sa cour,  
De Madeleine,  
Que ses compagnes tour à tour,  
Nomment, nomment ; rose d'amour...

Qu'elle soit mise bien ou mal,  
Quand on danse au village,  
Toujours et sans partage  
Elle obtient les honneurs du bal !  
Aussi, plus d'une châtelaine,  
Est, dit-on jalouse en sa cour,  
De Madeleine,  
Que tous les garçons d'alentour,  
Nomment, nomment : perle d'amour !!

Belle sous un habit de lin,  
Elle rendrait, je gage,  
Fidèle plus d'un page,  
Inconstant plus d'un châtelain !  
Aussi, plus d'une châtelaine,

Est, dit-on, jalouse en sa cour,  
De Madeleine,  
Que tous les seigneurs d'alentour,  
Nomment, nomment : reine d'amours !!

Mais elle a mieux, bien mieux encor...  
C'est une main mignonne,  
Qui, soir et matin, donne,  
Et cette main, c'est un trésor !  
Aussi, plus d'une châtelaine,  
Est, dit-on, jalouse en sa cour,  
De Madeleine,  
Que tous les pauvres d'alentour,  
Nomment, nomment : trésor d'amour !!

---

## ÉLOGE DES CHEVEUX ROUX.

AIR : *J'aime à voir les hirondelles.*

Nous voyons chacun dans ce monde  
Avoir ses penchants favoris ;  
L'un adore une femme blonde,  
Des brunes un autre est épris ;  
Les cheveux châtons ont fait naître  
Tendres soupirs, aveux bien doux ;  
Moi, je vous surprendrai peut-être,  
Mais je suis pour les cheveux roux.



En se promenant dans la ville,  
A chaque pas on voit marcher.  
Des blondes, des brunes par mille !  
Les rousses, il faut les chercher.  
Suivez-vous gentille brunette,  
Vingt jeunes gens font comme vous ;  
Mais on voit plus souvent seulette  
La jeune fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrèce  
L'air noble, le nez aquilin ;  
Catulle aimait de sa maîtresse  
Le joli bras et l'air malin ;  
Ce fut pour les beaux yeux d'un père  
Qu'Hélène trompa son époux ;  
Mais Antoine de Cléopâtre  
Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,  
Les yeux sont le miroir du cœur ;  
Les cheveux prouvent davantage,  
Et je juge sur leur couleur :  
La blonde est souvent nonchalante,  
La brune se met en courroux ;  
Mais l'âme doit être brûlante  
Lorsque l'on a les cheveux roux.

LE RETOUR.

AIR : *Après trente ans.*

Je te revois, mais tu n'es plus la même !  
Entre nous deux que s'est-il donc passé !  
Après de moi, ta froideur est extrême,  
Tes yeux distraits, ton air embarrassé.  
Pour oublier les ennuis de l'absence,  
A te revoir quand j'ai su parvenir,  
Si tu n'as plus que de l'indifférence...  
Devais-tu donc me laisser revenir !

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse ;  
Ton souvenir me suivait en tous lieux ;  
Je te rêvais me prouvant ta tendresse,  
Me répétant le plus doux des aveux ;  
Je te voyais encor versant des larmes  
Quand il fallut loin de toi me bannir !...  
L'illusion du moins avait des charmes...  
Devais-tu donc me laisser revenir !

Tu n'aimes plus... Mais quel trouble t'agite ?  
Ton front rougit, j'entends trembler ta voix ;  
Plus oppressé déjà ton sein palpite,  
Et ton regard devient comme autrefois.  
Mais, ô douleur !... un autre amour t'enchaîne...  
Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !  
Ah ! pour me faire éprouver tant de peine,  
Devais-tu donc me laisser revenir !

LA VIERGE AUX OISEAUX.

AIR : *J'entends la cloche de Volney.*

Par un de ses beaux soir d'automne,  
Où sur les feuillages rouillés,  
Le soleil pose une couronne  
De pourpre et de rayons mouillés :  
Berthe s'en va sur la colline,  
Ses doigts couverts de fins chamois.  
A son cou blanc portant hermine  
Pour conjurer les premiers froids :  
Et l'on entend douces phrases  
Jaillir en gerbes de son chant,  
Dans les roses et les topazes  
Du soleil couchant, du soleil couchant.

Tournés vers la voute céleste,  
Ses yeux en refletent l'azur,  
Les biches ont le pied moins lesté,  
Les mules ont le pas moins sur.  
Comme un ormeau jauni qui plonge,  
Ses longs rameaux dans le saphir,  
Dans l'ombre du soir qui s'allonge  
Vous voyez son ombre grandir.  
Et l'on entend, etc.

Elle mêle à sa chevelure,  
La chène d'or avec ses glands,

Et, dernier don de la nature,  
Des arbrisseaux les fruits sanglants  
Si bien qu'elle a comme un cortège,  
De grives, merles et pinsons ;  
D'oiseaux nourris pendant qu'il neige  
Par ses fruits rouges des buissons.  
Et l'on entend, etc.

Or, voila ce qui nous arrive,  
De ces chants dispersés dans l'air :  
Dieu ! que le petit oiseau vive  
Et passe chaudement l'hiver !  
Préservez le de la gelée  
Et des ouragans de la nuit,  
Afin qu'il revoie étoilée  
La branche en fleur où fut son nid.  
Et l'on entend, etc.

La nuit des cimes s'élance,  
Comme un croissant de diamans,  
La nuit d'étoiles ensemence  
Les vastes champs des cieus dormans :  
La voix de Berthe dans l'espace,  
Se mêle au cadence du ciel ;  
Son ombre descend et s'efface  
Au seuil du logis maternel.  
On croit toujours ouïr ses phrases  
Jaillir en gerdes de son chant,  
Dans les roses et les topazes  
Du soleil couchant, du soleil couchant.

LE CHIEN DE L'INVALIDE

AIR : *Dans un grenier.*

Autour d'un brave une foule se presse  
Ses nobles yeux ont perdu la clarté,  
Un pauvre chien le conduit le caresse,  
Et le préfère aux grands qui l'ont flatté,  
Du vieux soldat qui le choisit pour guide,  
Il sait aussi conserver la fierté ;  
Ah ! respectons le chien de l'invalidé,  
Ah ! respectons le chien de l'invalidé. } (*bis*)

Ne pensez pas que jamais il s'oublie,  
Il ne veut pas du pain de la pitié,  
Il le prendrait d'une main ennemie  
Si le vieillard en voulait la moitié,  
Un seul besoin pourrait le rendre avide,  
Celui qu'éprouve une pure amitié ;  
Ah ! respectons, etc.

Comme son maître à travers la mitraille  
Le bon Médor cent fois s'est élancé,  
Et comme lui sur le champ de bataille  
Le même jour on le trouva blessé,  
Son œil de feu devient sombre et timide,  
S'il ne voit plus l'ami qui l'a pansé ;  
Ah ! respectons, etc.

LE CHANT DU CROATE.

AIR : *Коню*

Tu n'as plus ni mors ni selles !  
Fends l'espace ! ô mon coursier !  
Fuis ! galoppe ! prends tes ailes !  
Vole avec ton cavalier !  
Vois déjà le sol poudroie !  
Mon fouet claque, oh ! sois sans peur !  
Loin de nous laissant sa proie,  
Fuis le loup plein de terreur !

Comme une ombre les nuages  
Disparaissent à nos yeux !  
Va ! des vents et des orages  
N'es-tu pas victorieux !  
Vole, vole avec la brise !  
Vite ! Allons ! plus vite encor !  
Et qu'à peine je maîtrise  
Ton ardeur et ton sor !

Mais dans la forêt noire,  
Une auberge m'apparaît  
Halte ! point d'humeur chagrine,  
Mon coursier ! soyons discret !  
En ces lieux ma fiancée,  
Me conserve son amour,  
Elle attend, l'âme oppressée  
Depuis l'aube mon retour !

Rési ! Rési ! toi que j'aime !  
Quoi ! tu ne m'entends donc pas !  
Me voici mon bien suprême !  
Viens ! je vole dans tes bras !  
C'est l'enfant de la Hongrie !  
C'est l'idole de ton cœur !  
C'est janos, o ma chérie !  
Viens lui rendre le bonheur.

---

LA FILLE DU REGIMENT.

AIR: *Connu.*

Il faut partir mes bons compagnons d'armes,  
Désormais, loin de vous m'enfuir,  
Mais par pitié cachez moi bien vos larmes  
Vos regrets pour mon cœur, hélas, ont trop de charmes,  
Il faut partir, il faut partir,  
Ah ! par pitié, par pitié cachez vos l'armes,  
Adieu, Adieu, Adieu, il faut partir.

Il faut partir, Adieu vous que dès mon enfance,  
Sans peine j'appris à chérir,  
Vous, dont j'ai partagé le plaisir, la souffrance ;  
Au lieu d'un vrai bonheur on m'offre l'opulence,  
Il faut partir, il faut partir,  
Ah ! par pitié cachez-moi votre souffrance,  
Adieu, Adieu, Adieu, il faut partir.

**LA BONNE MÈRE.**

*AIR : Tournez, fuseaux légers.*

Un soir une jeune mère  
Disait, près de deux berceaux :  
" Mes chers enfants, sur la terre  
" Je crains pour vous bien des maux !  
" Votre cœur exempt d'envie  
" Aux passions de la vie  
" Un jour, hélas s'ouvrira...  
" Mais tandis qu'il les ignore,  
" Enfants chéris, dormez encore,  
" Dormez encore jusque-là.

" En débutant dans le monde,  
" Tout y charmera vos yeux ;  
" Vous ne verrez à la ronde  
" Que des gens officieux ;  
" On nous fait, dans la jeunesse,  
" Bon accueil, tendre caresse ;  
" Jadis cela m'aveugla !  
" Mais le charme s'évapore...  
" Enfants chéris, dormez encore,  
" Dormez encore jusque-là.

" Toi, ma fille, quoique sage,  
" Tu te laisseras charmer ;  
" Toi, mon fils, dans ton jeune âge,  
" Tu trouveras doux d'aimer :



“ Temps heureux de l'innocence  
“ Où l'on croit à la constance !  
“ Mais on est, malgré cela,  
“ Trahi par ce qu'on adore...  
“ Enfants chéris, dormez encore,  
“ Dormez encore jusque-là.

“ Vous verrez que le mérite  
“ Sait rarement parvenir,  
“ Que l'intrigue va plus vite,  
“ Que l'or fait tout obtenir ;  
“ Vous verrez la jalousie  
“ Au talent porter envie,  
“ Et puis on encensera  
“ Un sot qu'un titre décore...  
“ Enfants chéris, dormez encore,  
“ Dormez encore jusque-là.

“ Mais, non, j'en ai l'espérance,  
“ Les hommes deviendront bons ;  
“ De vertu de tolérance,  
“ Ils donneront des leçons ;  
“ On trouvera sur la terre  
“ Amitié pure et sincère ;  
“ La justice en chassera  
“ Tous les maux que fit Pandore...  
“ Enfants chéris, dormez encore,  
“ Dormez encore jusque-là.”

LES CLOCHES DU SOIR.

*Mélodie.*

Quand les cloches du soir dans leur lente volée  
Feront descendre l'heure au fond de la vallée,  
Quand tu n'auras d'amis ni d'amour près de toi  
Quand tu n'auras d'amis ni d'amour près de toi,  
Pense à moi, pense à moi.

Car les cloches du soir avec leur voix sonore,  
A ton cœur solitaire iront parler encore  
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi  
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi,  
Aime moi, aime moi.

Si les cloches du soir réveillent tes alarmes  
Demande au temps ému qui passe entre vos l'armes  
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi  
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,  
Près de moi, près de moi.

Quand les cloches du soir si tristes dans l'absence  
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence  
Ah ! c'est le chant du soir qui sonnera pour toi,  
Ah ! c'est le chant du soir qui sonnera pour toi,  
Et pour moi, et pour moi.

## LE SOLDAT EN GOGUETTES.

AIR : *J'ai de l'argent.*

J'suis en fonds, (bis)  
Charçons; rions et bouffons;  
J'suis en fonds; (bis)  
En avant les carafons!

Camarad's, vous saurez donc  
Que de ma tant' c'est un don,  
Dix écus, ni moins, ni plus,  
Qu'elle m'envoie en quibus!  
J'suis en fonds, etc.

Sergent, caporal, et vous,  
Tambours, venez avec nous;  
Je voudrais dans ce moment  
Régaler tout l'régiment.  
J'suis en fonds, etc.

J'ai reçu ce boursicot  
Avec un gilet d'tricot;  
Pour que l'régal soit complet,  
Nous mangerons le gilet.  
J'suis en fonds, etc.

Si ma tant' ne m'donn' plus rien,  
J'ai mon oncle, il a du bien!...  
Et j'aim' trop les restaurants

Pour oublier mes parents.  
J'suis en fonds, etc.

Garçon, mettez, sans retard,  
Du suc' dans l'om'lette au lard ;  
Et soignez le bain de pied  
Du p'tit verr' de l'amitié.  
J'suis en fonds, etc.

On doit se battre demain :  
Jurons, le verre à la main,  
Pour mieux vexer l'étranger,  
De tout boire et d'tout manger,  
J' suis en fonds, etc.

En guerr' le métier d' soldat  
Est vraiment un bel état ;  
Un boulet peut nous r'lancer !  
C'n'est pas la pein' d'amasser.  
J' suis en fonds, etc.

Si l'canon m'sign' mon renvoi,  
Camarad's, promettez-moi  
A ma santé d'boire encor,  
Même après que je s'rai mort.

J'suis en fonds, (bis)  
Chantons, rions et bouffons ;  
J'suis en fonds, (bis)  
En avant les carafons !

---

LE DÉSIR ET L'ESPERANCE

AIR : *Te souvient-il de nos beaux jours ?*

On a quelquefois confondu  
Deux sentiments qui, dès l'enfance,  
Par leurs charmes ont suspendu  
Les ennuis de notre existence :  
L'un est précurseur du plaisir,  
Et l'autre naît de la souffrance ;  
Le premier fut nommé désir,  
Et le second est l'espérance.

Pour le pauvre dans son réduit  
Ces deux sentiments ont des charmes ;  
Le désir parfois le réduit,  
L'espérance sèche ses larmes :  
En amour l'un fait réussir,  
Vers l'amitié l'autre s'élançe ;  
Le plus heureux c'est le désir,  
Mais le plus doux c'est l'espérance.

Au dernier jour, lorsque le temps  
Guidera la Parque cruelle,  
De ces aimables sentiments  
Un seule nous restera fidèle :  
Dès que la mort vient nous saisir,  
Adieu grandeur, beauté, puissance ;  
Nous perdons aussi le désir,  
Mais nous emportons l'espérance.

**CHANT DU VOYAGEUR CANADIEN.**

AIR *Connu.*

Derrière chez nous y'a t'un étang,  
En Roulant ma boule,  
Trois beaux canards s'en vont baignant,  
Rouli Roulant,  
Ma boule roulant.  
En roulant ma boule roulant.  
En Roulant ma boule.

Le fils du roi s'en va chassant,  
En Roulant ma boule;  
Avec son grand fusil d'argent,  
Rouli roulant  
Ma boule roulant.  
En roulant ma boule roulant.  
En roulant ma boule.

Visa le noir, tua le blanc,  
En roulant ma boule ;  
O fils du roi tu es méchant,  
Rouli roulant  
Ma boule roulant  
En roulant ma boule roulant.  
En roulant ma boule.

D'avoir tué mon canard blanc,  
En roulant ma boule ;  
Par dessous l'aile, il perd son sang.

Rouli roulant  
Ma boule roulant  
En roulant ma boule roulant  
En roulant ma boule :

Par les yeux lui sert des diables,  
En roulant ma boule :  
Et par le bec l'or et l'argent,  
Rouli roulant  
Ma boule roulant  
En roulant ma boule roulant  
En roulant ma boule.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,  
En roulant ma boule ;  
Trois dams' s'en vont les ramassant,  
Rouli roulant  
Ma boule roulant  
En roulant ma boule roulant  
En roulant ma boule.

C'est pour en faire un lit de camp,  
En roulant ma boule ;  
Pour y coucher tous les passans,  
Rouli roulant  
Ma boule roulant  
En roulant ma boule roulant  
En roulant ma boule.

## LE CHANT D'UN PREUX

### RÉCITATIF

Que ce séjour plait à mon âme !  
Sur ce vieux chêne j'ai gravé  
Des vers en l'honneur de ma dame,  
Souvenir de l'amour qu'en tes lieux j'ai gravé !  
Mais il m'anime encor... Plein de sa douce image,  
Traçons ici mes secrets sentiments ;  
Qu'un jour au moins sous cet épais feuillage  
Elle retrouve mes serments...

### STANCES.

AIR : *Pentends dans nos montagnes.*

Amour de ma patrie,  
Fait palpiter mon cœur,  
Amour de mon amie  
Me donne le bonheur.  
Ce cœur qui les rassemble  
N'en veut jamais guérir :  
Quand on doit vivre ensemble } (bis.)  
Ensemble il faut mourir.

Si la gloire m'appelle,  
Je combats sans effroi ;  
Quand je revois ma belle,  
Je sens un doux émoi ;



---

Ma dame, ma patrie,  
Veut toujours vous chérir ;  
Sans honneur, sans amie,  
On n'a plus qu'à mourir

S'il mordait la poussière,  
Ne pleurez pas le preux ;  
Une noble carrière  
Fut l'objet de ses vœux,  
Pour sa fidèle amie  
Trouvait doux de souffrir,  
Pour sa belle patrie  
Trouva doux de mourir.

---

### **SOUVENIRS D'AUVERGNE.**

*AIR : Bons habitants du village.*

Solitaires campagnes,  
Séjour de la candeur,  
Auvergne, tes montagnes  
Convenaient à mon cœur.  
Pour la bruyante ville  
Avec regret je pars ;  
Adieu, séjour tranquille,  
Adieu, bons montagnards.

---

J'ai vu la Roche-Blanche,  
Et dans Saint-Saturnin  
J'ai dansé le dimanche  
Au son du tambourin ;  
Dans de belles prairies  
J'ai vu d'heureux vieillards,  
Et des filles jolies  
Chez les bons montagnards.

Talende, où la nature  
Mit de si frais ruisseaux,  
J'ai vu ta source pure  
Et tes riants coteaux ;  
Où s'élève un village  
J'ai vu de vieux remparts !  
Du passé seule image  
Qui reste aux montagnards !

L'émule de Virgile  
N'était qu'un Auvergnat,  
J'ai salué Delille  
Au bourg de Chanonat ;  
J'ai sur le Puy-de-Dôme  
Affronté les hasards,  
Et dormi sous le chaume  
De ses bons montagnards.

Adieu, riche Limagne,  
Rives de l'Allier

---

Adieu, belle montagne,  
Et toit hospitalier.  
Franchissant la distance,  
Mon cœur et mes regards  
Souvent, en souvenance,  
Verront vos montagnards.

---

### LA PLUME.

AIR : *Sol canadien.*

A la plume rendons hommage,  
Nous envions tous ses faveurs ;  
Heureux qui sais en faire usage  
Sans en éprouver les figueurs !  
On souffre quand un sot la guide,  
Mais le ciel forme peu d'élus ;  
Plume de Racine et d'Ovide,  
Hélas ! on ne vous taille plus.

Changeant de ton comme de maître,  
Servant et l'intrigue et l'amour,  
Combien d'écrits elle a fait naître  
Qui n'ont pas duré plus d'un jour !  
Elle a tracé mainte bévue,  
Fruit du despotisme irrité ;

Mais trop rarement on l'a vue  
Conduite par la vérité.

Honneur à la plume fidèle  
Qui du peuple défend les droits,  
Et dans une page immortelle  
Pour le pauvre élève la voix !  
Honte à celle qui se partage,  
Qui pour de l'or se vend soudain,  
Et qu'on voit changer de langage  
Sans pour cela changer de main !

Sur la beauté qu'elle caresse  
Souvent la plume nous séduit ;  
Pour exprimer notre tendresse,  
La plume aisément se conduit.  
Cédant aux désirs qu'elle allume,  
Si l'on couronne notre ardeur,  
Parfois c'est encor sur la plume  
Que nous connaissons le bonheur.

Puisse quelque plume nous rendre  
Molière, Voltaire, Rousseau !  
Puisse-t-elle à l'instant se fendre  
Pour qui dénigre son berceau !  
Et vous, auteurs de cent volumes,  
Ecrits pour engourdir nos sens,  
De grâce, ne taillez vos plumes  
Que pour faire des cure-dents !

L'ÉTOILE.

AIR *Connu.*

La mer est belle, vois là-bas,  
Vois ma sœur notre barque neuve,  
Qui va cingler vers TERRENEUVE,  
C'est bien loin, mais, ne pleure pas,  
Dans trois mois, ici ma Thérèse,  
Oh ! jure moi que tu viendras, que tu viendras ;  
Vois si du haut de la falaise  
Au loin en mer tu ne me verras pas,  
Voir si du haut de la falaise,  
En mer tu ne me verras pas.

Elle promet trois mois après,  
Trois mois après sur la falaise,  
Accourait la blonde Thérèse,  
Pour ce beau jour parée exprès,  
La brise épanchait son haleine ;  
Georges c'est toi, tu reviendras, tu reviendras,  
Mais, rien, non rien, sur l'humide plaine,  
Ce soir, hélas ! je ne te verrai pas,  
Mais rien, non rien, sur l'humide plaine,  
Ce soir, je ne te verrai pas.

Cependant l'heure s'écoulait  
La nuit couvrait l'eau de son voile,

Thérèse aperçut une étoile,  
Qui soudain au ciel noir filait  
Vers le port quittant la falaise  
Elle accourt en tendant les bras, en tendant les bras  
C'était son étoile ô Thérèse,  
Ce soir, hélas ! tu ne le verras pas  
C'était son étoile, ô Thérèse  
Ce soir, tu ne le verras pas.

## LES AVEUX.

AIR : *Le jeune Edmond allait, etc.*

Te souviens-tu de ce jour plein de charmes  
Où te faisant l'aveu de mon amour,  
Je te jurai pour calmer tes alarmes  
De te payer un tendre retour ?  
Eh ! bien pourtant je voulus le soir même,  
Par mes sermens séduire un autre cœur,  
Car en amour, moi, voilà mon système  
On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

Rappelle-toi l'instant où de ta bouche  
Je recueillis le plus doux des aveux !  
Pour l'obtenir, de ta vertu farouche  
J'avais voulu m'immoler à tes yeux !  
Tu crus alors mon désespoir extrême ;

Mais je riais tout bas de ton erreur,  
Car en amour, &c.

Quand je feignis de la trouver moins tendre,  
Et t'accablai de mes transports jaloux,  
Quand je partis sans vouloir rien attendre,  
C'est qu'autre part j'avais un rendez-vous.  
Si j'employai ce rusé stratagème,  
C'était encor pour conserver ton cœur,  
Car en amour, &c.

Ah ! mon ami que ce discours m'enchanté !  
Quoi... cet amour pour vous n'était qu'un jeu ?  
Vous me trompiez, que mon âme est contente !  
A votre tour écoutez, mon ayeu :  
Depuis longtemps je vous trompais de même ;  
Mais je voulais vous laisser votre erreur,  
Car en amour, j'ai le même système :  
On est trompé si l'on n'est pas trompeur.

## NE FUIS PAS.

AIR *Connu.*

Où vas-tu Marguerite !  
Le ciel est pur ce soir :  
Ne t'en vas pas si vite,  
Près de moi viens t'asseoir.

Pour nous tout bruit meure,  
Hors le doux bruit du cœur...  
La cloche a sonné l'heure  
Que l'on donne au bonheur....  
Ne fuis pas, Marguerite :  
Cette heure a tant d'appas ;  
Au bonheur tout t'invite,  
Marguerite, ne fuis pas !

Vois la tendre pervenche,  
S'incliner vers sa sœur ;  
Vers ce bruit, sous la branche  
Lève ton front rêveur...  
Tout émue et surprise,  
Tremblante tour à tour,  
Ta voix dit : c'est la brise...  
Mon cœur dit : c'est l'amour.  
Oh reste Marguerite &c.,

Ces fleurs que tu vois naître,  
Nos trésors d'aujourd'hui,  
Ne seront plus peut-être,  
Dès que l'ombre aura fui.  
Te voilà, jeune et belle,  
Mais le temps va toujours...  
Ne peut-il d'un coup d'aile,  
Emporter nos beaux jours ?...  
Reste encore Marguerite &c.,



**NE PENSE QU'À DIEU.**

*Air Compu.*

Petit enfant repose,  
Qu'un paisible sommeil  
Sur ta paupière rose  
Pèse jusqu'au réveil.  
Reste dans ton aurore,  
Sur la route ici bas,  
Il n'est pas temps encore,  
D'y conduire tes pas ;  
Dors, et laisse la terre,  
Petit ange à l'œil bleu,  
Dors, et rêve à ta mère,  
Et ne pense qu'à Dieu !

Par l'ange protégée,  
Dessous son aile d'or  
Reste toujours cachée,  
Ne prends pas ton essor :  
Quand sur le sol vulgaire,  
Ton pied se posera,  
Suis sa voix tutélaire  
Qui te dirigera,  
Dors, et laisse la terre, etc.

La vie a trop d'orages  
Pour toi, frêle arbrisseau,  
Le ciel trop de nuages ;  
Reste dans ton berceau ;

---

Petite fleur timide,  
Que ton calice d'or,  
Ta corolle limpide,  
Ne s'ouvrent pas encor.  
Dors, et laisse la terre, etc.

---

### LES BRISES DU SOIR.

Air : *Lise ma douce amie :*

Quand les brises du soir  
Caressent nos campagnes,  
Au penchant des Montagnes.  
Qu'il est doux de s'asseoir ;  
Tout est calme dans la nature  
Voici le moment enchanteur,  
Où l'on peut rêver le bonheur  
Et jouir d'une ivresse pure,

Quelquefois du rivage  
S'éveille au doux bruit des concerts,  
Et ces chants montent dans les airs  
Avec les parfums du bocage ;  
Quand les brises du soir &c.,

Alors un sentiment plus tendre  
Anime et fait battre le cœur,  
Alors déposant sa rigueur  
L'amour ne se fait plus attendre ;  
Quand les brises du soir &c.,

**LA JEUNE FILLE.**

*AIR : Du Carnaval de Venise.*

Depuis que j'ai quinze ans  
Mon cœur soupire,  
Tout agite mes sens  
C'est un martyr ;  
Venez petits amours,  
Venez charmer mes jours.

Les chagrins, les soucis  
Sont mon partage,  
Je souffre, je languis,  
Je perds courage ;  
Venez petits amours,  
Venez charmer mes jours.

Faut-il en vains désirs  
Passer ma vie,  
A jouir des plaisirs  
Tout me convie,  
Venez petits amours,  
Venez charmer mes jours.

Vous seuls pouvez, hélas !  
Me rendre heureuse ;  
Portez ici vos pas,

---

Troupe joyeuse !  
Venez petits amours,  
Venez charmer mes jours.

---

### LES OUVRIERS DU TOUR DE FRANCE.

AIR : *Je ne veux plus être fidèle.*

Ainsi qu'un papillon volage,  
L'aimable ouvrier voyageur,  
Toujours galant dans son langage,  
Sait voltiger de fleur en fleur.  
Beauté dont l'âme est attendrie,  
Prends garde, il saura te toucher...  
Chantons l'amour de la patrie,  
Le temps viendra nous rapprocher.

Partout l'honneur nous accompagne,  
Ne manquons pas à nos serments ;  
Chacun rejoindra sa compagne,  
En voyant finir ses tourments  
Nous allons revoir la prairie ;  
Notre mère et le vieux clocher...  
Chantons l'amour de la patrie,  
Le temps viendra nous rapprocher.

Amis, patience et courage,  
L'artisan aura ses beaux jours ;

On perd son bien dans un naufrage,  
Le vrai talent reste toujours.  
Propagateurs de l'industrie,  
Avec le siècle il faut marcher...  
Chantons l'amour de la patrie,  
Le temps viendra nous rapprocher.

Le plus beau pays, c'est la France,  
Les étrangers en sont jaloux,  
Partons guidés par l'espérance,  
Le Dieu du peuple est avec nous.  
Pour les absents là-bas on prie,  
De doux nœuds vont nous attacher...  
Chantons l'amour de la patrie,  
Le temps viendra nous rapprocher.

---

## UN PAS VERS LES CIEUX.

AIR *Connu.*

Tu vois mon fils !... un pauvre passe...  
Tiens ! dit la mère et sans retard  
Cours droit à lui donne avec grâce,  
Et chapeau bas c'est un vieillard !  
Tête blonde et légère,  
Idole de mes yeux,  
Un bienfait sur la terre  
Est un pas vers les cieux.

Oui ! de bonne heure apprend l'ammône,  
Sainte vertu qui chaque jour  
Si peu de chose que l'on donne,  
Fait près de nous germer l'amour !  
Ton ange tutélaire  
En sera tout joyeux,  
Un bienfait sur la terre  
Est un pas vers les cieux !

Si Dieu t'appelle à la richesse,  
Laisse à ton cœur un libre essor !  
S'il te réserve la détresse,  
Oh ! donne moins, mais donne encor !  
Et du chant de ta mère  
Souvient toi, jeune ou vieux  
Un bienfait sur la terre  
Est un pas vers les cieux.

---

### INÉSILLE.

AIR : *Sous ma mantille.*

La charmante fille  
Qui charme mon cœur,  
C'est mon Inésille,  
Mon bien, mon bonheur.  
Cette compagne,  
Qui m'accompagne,  
Au ciel d'Espagne  
Reçut le jour.

Vive, piquante  
Joyeuse, aimante,  
Elle m'enchanté  
Par ses propos ;  
C'est mon idole,  
Dont je raffole  
Qui me console  
De tous mes maux.

Je vois ma vie,  
Digne d'envie,  
Couler suivie  
A ses genoux ;  
Car les années  
Sont des journées  
Qui, fortunées,  
Passent pour nous.

Son frais visage,  
Son doux langage,  
Son fin corsage,  
Ses longs cheveux  
Sous sa mantille,  
Noire charmille,  
Le feu qui brille  
Dans ses beaux yeux.

Sa main si blanche,  
Son front qui penche,  
Sa gaité franche,

Son fin souris,  
De sa tendresse  
La folle ivresse,  
Forment sans cesse  
Mon paradis.

LES REGRETS D'UN PÈRE.

AIR : *La Brigantine.*

Trop-courte vie,  
Pleurs superflus ;  
Fille chérie,  
Tu n'es donc plus !  
Pour elle, Marie  
Pour nous priez Dieu !  
Fille chérie,  
Mathilde, ! Adieu ! } (*bis*)

La mort t'appelle,  
Tu lui souris,  
Et sur son aile,  
T'évanouis  
Pour elle, Marie, &c.

Ton pauvre père  
Reste à gémir,  
Ta tendre mère



Reste à languir !  
Pour elle, Marie, &c.

Si je succombe,  
En vains désirs,  
Près de ta tombe,  
Vois Mes soupirs !  
Pour elle, Marie, &c.

Notre prière  
Sera l'écho,  
Du Sanctuaire  
Et du Tombeau !  
Pour elle, Marie, &c.

Toi, sa couronne,  
Toi, son appui,  
Grand Dieu, pardonne,  
Pardonne-lui !  
Pour elle, Marie, &c.

Jeune et fidèle,  
Jusqu'à la fin,  
Gloire Eternelle,  
Soit son destin !  
Pour elle, Marie, &c.

**LA PRIÈRE DU MATIN.**

*AIR : Te souvient-il ma belle.*

Tu qui donnes la vie  
Aux simples fleurs des champs,  
Beau soleil du printemps,  
Veille sur mon amie,  
Sois doux, chaque matin,  
A celle que j'adore :  
Doux, depuis ton aurore,  
Jusques à ton déclin.

Hâte pour la surprendre,  
Le tilleul, le lilas,  
Fais, pour ses premiers pas,  
Croître une herbe plus tendre  
Et vous, gentils oiseaux,  
Sous le naissant feuillage,  
Repasser au bocage,  
Tous vos airs les plus beaux.

Matineuse alouette,  
Au terrestre séjour,  
Chante aussi ton amour :  
Imite la fauvette,  
Quand tu fuis vers les cieux,  
Songe que, sur la terre,  
Tes chants pourraient distraire  
Quelqu'amant malheureux.

## LE SOLDAT LABOUREUR.

Air : *Dis-moi soldat, &c.*

Où l'on ma vu du couchant à l'aurore  
De vos héros accompagner les pas ;  
Pour mon pays a'il le fallait encore  
Demain j'irais affronter le trépas  
Mais las de gloire et de ses pompes vaines  
Et revenant à mes premiers penchans  
Je veux gouter après de longues peines  
La Paix, la douce paix, la paix des champs.

Esprit déçu ! du sein de la poussière  
Brille soudain à mes yeux effrayés  
D'un vieux soldat la dépouille guerrière  
Qu'avec douleur je contemple à mes pieds !  
Quels souvenirs m'ont rappelé ces armes !  
Qu'ils sont amers hélas qu'il sont touchants !  
Pour moi sitôt perdrait-elle ses charmes  
La paix, la douce paix, la paix des champs ?

Pourquoi ces pleurs ! dans mon obscur asile  
Sans murmurer d'un destin rigoureux  
Ne puis-je encor à la France être utile  
Et retrouver quelque jours plus heureux ?  
Si les exploits de ma libre jeunesse  
Sont sans pitié flétris par les méchans  
Qu'on laisse au moins à mon humble vieillesse  
La paix, la douce paix, la paix des champs.

LA MARGUERITE.

AIR : *Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la Marguerite,  
Humble fleur, symbole d'amour ;  
En l'effeuillant, pauvre petite,  
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié donc, oh ! pitié pour celle  
Qui vient dans l'arrière-saison.  
Retenez votre main cruelle,  
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,  
Ne doutez dont plus, c'est mourir.  
L'âme que l'amour a blessée  
D'espérances doit se nourrir.

Oh ! conservez la Marguerite,  
Humble fleur, symbole d'amour ;  
En l'effeuillant, pauvre petite,  
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pourquoi dépouiller sa corolle  
Des fleurons qui l'ornent si bien,  
En perdant la blanche auréole  
Marguerite ne dit plus rien.

Oh ! conservez la Marguerite,  
Humble fleur, symbole d'amour  
En l'effeuillant, pauvre petite  
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

---

### SILVIO PELLICO.

*Au spielberg.*

Hélas ! dans ma prison,  
Brise à la fraîche haleine,  
Quand tu viens m'annoncer  
Le doux retour des fleurs,  
Quand tu viens m'apporter,  
Les parfums de la plaine,

Tu réveillés en moi de nouvelles douleurs !...  
Je le sais, du printemps, ton haleine est remplie, ...  
Et ton aile a passé.....sur des gazons fleuris...  
Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie !...  
L'air embaumé, l'air embaumé de mon pays !...  
Ah ! pourquoi n'es-tu pas l'air embaumé de mon pays !

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel, sans nuage,  
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami,  
Loin de me consoler, je perds bientôt courage...  
Je sens des pleurs venir ; et mon cœur a gémi !  
En voyant ce beau ciel non jamais je n'oublie  
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, pour les pauvres proscrits  
Ah pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie

Le ciel aimé, le ciel aimé de mon pays...  
Ah ! pourquoi n'es-tu pas le ciel aimé de mon pays.

Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,  
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,  
Me dit que je suis libre, et que mon mal s'achève...  
Que j'ai ma liberté...sur un sol étranger !...  
Sur un sol étranger !...Oh ! je vous en supplie,  
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix...  
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie  
Je veux mourir, je veux mourir dans mon pays !...  
Je veux mourir, je veux mourir dans mon pays !

---

## LE CUISINIER.

AIR : *De Céline.*

L'amour au foyer de la broche  
Souvent alluma son flambeau ;  
Jadis, tranquille et sans reproche,  
Je ne pensais qu'à mon fourneau ;  
Mais quand, tout entier à l'ouvrage,  
Des réchauds je bravais l'ardeur,  
Le feu qui brûlait mon visage  
A pénétré jusqu'à mon cœur.



**TA MAIN.**

AIR *Comme.*

Partout, l'on vante  
Ton œil d'azur,  
Ta voix charmante,  
Ton front si pur !  
Mais, moi j'adore,  
Ange divin,  
Bien plus encore  
Ta blanche main  
Ta main, ta main, ta blanche main.

Pourquoi cacher tes doigts d'ivoire  
Sous des anneaux vains ornements !  
Ta main blanche, tu peux m'en croire  
N'a pas besoin de diamens,  
N'a pas besoin de diamens.  
Partout &c.

On donnerait, dans son ivresse,  
Passé, présent et le lendemain,  
Rêves de gloire et de jeunesse  
Pour un instant presser ta main,  
Pour un instant presser ta main.  
Partout &c,

Heureux celui dont l'âme espère,  
Avec ta main avoir ton cœur !

Mais c'est un vœu bien téméraire ;  
C'est demander trop de bonheur,  
C'est demander trop de bonheur.  
Partout &c.

### LE HAMEAU.

AIR : *Du chalet suisse de masini.*

Aux lieux témoins de mon enfance,  
Lieux si chers au souvenir !  
Aux lieux témoins de sa naissance, (*bis*)  
Qu'il est doux de revenir (*bis*)  
Qu'il est doux de revenir mourir !  
Voici là bas, voici la plaine,  
Où jadis, fuyant les leçons  
Assis à l'ombre du vieux chêne,  
J'ai fait mes premières chansons (*bis*)  
Aux lieux &c.

Voici notre Eglise où ma mère,  
Me menait prier chaque soir.  
Que d'amis dans le cimetière,  
Et qui m'avaient dit : au revoir ! (*bis*)  
Aux lieux &c.

Voici ma chaumière adorée,  
Là-bas, au pied du vert coteau:  
D'aubépine encore entourée,  
Comme à mon départ du hameau ! (*bis*)  
Aux lieux &c.



Je suis semblable aux hirondelles :  
J'y porte de pays lointains,  
Au toit où j'essayai mes ailes  
Et mon amour et mes refrains ! (*bis*)  
Aux lieux &c.

---

### A VOUS QUE J' AIME .

*Air : L'écho des Alpes..*

A vous, vous que j'aime,  
Hélas ! en secret,  
Tout ce qu'au ciel même  
Dieu vous donnerait !  
A vous l'avenir  
Exempt de souffrance ;  
Après l'espérance,  
Au doux souvenir.

Et dans vos amours,  
Pure et sainte flamme,  
Pour votre âme, une âme,  
La même toujours !  
A vous l'avenir &c.

Et puis, dans les cieux  
Où plus rien ne change  
Les ailes d'un ange  
Au vol radieux !  
A vous l'avenir &c.

---

LA BATELIÈRE AU LAC DE BIENNE.

AIR : *Jeannette est une brune &c.*

Batelière gentille,  
Voguons, le ciel est beau ;  
Sur le lac qui scintille,  
Fais glisser ton bateau.  
Venez, répondit-elle,  
O joyeux passager !  
Venez dans ma nacelle,  
Le vent souffle léger.

Mais bientôt la tempête  
Agitant le lac pur,  
Et grondant sur leur tête,  
Trouble les flots d'azur ;  
L'étranger désespère  
De pouvoir aborder.  
Ah ! dit la batelière,  
Je réponds du danger.

Ici, mon bon génie  
Veilla toujours sur moi :  
Tous les jours je le prie,  
Car en lui seul j'ai foi.  
Bravant les noirs présages  
De l'éclair menaçant,  
Au milieu des orages  
Je vais toujours chantant.

LES PIGEONS.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Qu'ils sont aimables ces oiseaux  
Si renommés pour la constance,  
Brûlant toujours de feux nouveaux,  
Leur cœur est rempli d'innocence,  
L'amour se plut à les former,  
Mais par un destin bien étrange  
L'un veut qu'ils vivent pour s'aimer,  
Et l'autre pour vivre les mange.

En vain parmi leurs défenseurs,  
Il existe un savant aimable,  
Un peuple affamé de chasseurs  
Leur fait une guerre implacable,  
Leur amitié pure et sans art  
Attendrirait un cœur de roche :  
Venus les attèle à son char,  
Et Comus les met à la broche

J'en ai vu deux que Célador,  
Sans doute aurait pris pour modèle :  
Le destin leur avait fait don  
D'une âme brûlante et fidèle,  
Le couple un matin s'égara,  
Et chez un traiteur que je note,  
Le soir un gourmet rencontra  
Mes deux amoureux en compots.

Pour porter son billet d'amour  
Lise en avait un plein d'adresse,  
Mais son jaloux surprit un jour  
Ce beau messager de tendresse ;  
Et pour étouffer le secret,  
Hélas d'une main assassine,  
Il mit en poche le billet  
Et le porteur en crapaudine.

En un mot ces êtres charmans,  
Que Venus caresse et protège,  
Près des amans et des gourmands  
Ont un aimable privilège:  
Concluons, nous qui les mangeons,  
Que malgré leur tendre délire  
Les amoureux et les pigeons  
Se laissent plumer sans rien dire.

## L'ASTROLOGUE.

AIR : *Vous n'êtes plus petite fille.*

Il était sous Charles septième  
Ce qu'on ne verra de sitôt,  
Un grand Devin dont l'art suprême  
Jamais ne restait en défaut.  
C'est positif disait Mabile  
Les cieus ainsi l'ont décrété :  
Ou...Je ne suis qu'un imbécile!!! (bis)  
Et c'était bien la vérité, (bis)

Et l'on faisait foule à sa suite,  
Et chacun de le consulter.  
" Va-t'on me marier bien vite,  
" Dois-je enfin bientôt hériter ?  
L'an prochain répondait Mabile,  
Mes hauts calculs l'ont constaté :  
Ou... &c.

" Seigneur Mabile, Agnès, la femme  
" Du défunt comte Béranger,  
" Pleure hélas tant la pauvre dame  
" Qu'elle en perd et boire et manger.  
Elle en mourra répond Mabile  
Son cœur est par trop affecté :  
Ou... &c.

" Seigneur Mabile, un marquis brigue  
" La charge d'argentier du Roi,  
" Contre un vilain faible en intrigue  
" Mais fort de talent pour l'emploi.  
Le vilain l'aura dit Mabile  
Talent passe avant qualité :  
Ou... &c.

Seigneur Mabile ah quelle histoire !  
" Ce gros Prieur de Saint Martin  
" Sous la table du réfectoire  
" On l'a trouvé mort ce matin.  
C'est le carême dit Mabile  
Le jeûne épuisait sa santé :  
Ou... &c.

## L'ARCHER GÉNOIS.

AIR *Connu.*

J'ai quitté l'Italie  
Au ciel toujours d'azur,  
Et Gênes la jolie  
Et son golfe si pur.  
J'ai voulu voir la France  
Ce pays sans pareil,  
Où le ciel se nuance  
De pluie et de soleil.  
Alerte effacez-vous Bourgeois  
Place devant l'Archer Génois (bis)

Lassé des Milanaises  
Au regard languissant,  
Lassé des Calabraises  
A l'œil noir et brûlant,  
J'ai voulu voir les Dames,  
Les Dames de Paris,  
Aimer toutes les femmes,  
Battre tous les maris.  
Alerte &c.

Pour entrer dans la garde  
Dans la garde du Roi ;  
J'ai pris la hallebarde  
Confée à ma foi.

Ici, chanter et boire,  
C'est le sort du guerrier,  
Puis voler à la gloire  
Avec François premier.  
Alerte &c.

---

### PEINE D'AMOUR.

Amour, amour qu'on dit plein de charmes,  
Amour, amour que tu me fais souffrir !  
Hélas ! bientôt je n'aurai plus de larmes,  
Ah ! par pitié, fais-moi mourir.  
Je vivais dans l'indifférence,  
Et je me riais des amans  
Mais j'ai vu Lise, et sa présence  
A pour jamais troublé mes sens.  
Amour &c.

Combien j'aime cet air si tendre  
Et que sa voix redit si bien !  
Nos yeux alors semblent s'entendre..  
Mais je m'abuse, il n'en est rien...  
Amour &c.

La rose qu'elle m'a donnée.  
Est sur mon cœur jusqu'à ma mort :  
Moi, je languis, elle est fanée,  
N'avons nous pas le même sort.  
Amour &c.

---

## LE MOIS DE MAI.

AIR *Connu.*

Savez-vous où gîte,  
Mai ce joli mois,  
Qui s'enfuit plus vite  
Que la biche au bois.

Au sein des plus closes retraites  
Que le printemps sait se choisir,  
Dans la verdure et les fleurettes  
Gîte ce doux mois du plaisir ;  
Les zéphirs lui font cortège  
Et de fleurs brodent les sentiers,  
Comme pour lui jeter leurs neige,  
Devant lui ploient les vieux pommiers.

Le soleil a quitté le signe  
Du taureau sous les deux jumeaux,  
Avec l'épi fleurit la vigne  
Consolatrice de nos maux :  
Quel parfum de ces fleurs émane  
Sur ses champs de pourpre voilés,  
Quelle vive musique plane  
D'oiseaux et d'insectes ailés.

A midi les roches brulantes  
Redisent le chant des coucous,  
Les tourterelles roucoutantes  
Font vibrer les feuilles de houx ;



Quand la forêt deviendra brune,  
Le rossignol aura son tour,  
Aux fraîches clartés de la lune  
Pour achever l'hymne d'amour.

Avant l'aube par l'alouette  
Pour les oiseaux sur le signal :  
Chacun sur sa branche répète  
Son petit refrain matinal;  
Au sein des blés la voix rappelle  
De la caille ou de la perdrix  
L'hirondelle au chaume fidèle  
Perce l'air de ses petits cris.

---

NELLY LA BAIGNEUSE.

AIR : *Quand de loin je te vois.*

Sous l'ombrage enchanteur  
D'un bosquet de verdure,  
Nelly d'une onde pure  
Savoure la fraîcheur,  
Et la vague infidèle  
Fuit et vient tour à tour  
A la Nymphé d'amour,  
Qui se berce avec elle.  
Et l'Onde vient mourir  
Sur la rive embellie  
Par le roseau qui plie  
Au souffle du Zéphir

Nelly dans les roseaux  
Voit pour toute parure,  
Sa blonde chevelure  
Flotter au gré des eaux.  
De la rive chérie,  
Elle approche en nageant  
Et s'assied mollement  
Sur son herbe fleurie.  
Et l'onde &c

Dans ses timides yeux,  
La naïade sauvage  
De fleurs et de feuillage  
Orne ses blonds cheveux.  
Folle de l'inconstance,  
Elle se mouille encor,  
Et dans la vague d'or  
Se berce et se balance.  
Et l'onde &c.

Sur le riant gazon,  
Enfin Nelly repose,  
Et ses lèvres de rose  
Et son joli menton.  
L'herbe longue et soyeuse  
En s'élevant autour  
Caresse avec amour  
L'indolante baigneuse.  
Et l'onde &c.

**LA CHANSON DE LA BOUQUETIERE**

*AIR à faire.*

Oui je suis une bouquetière,  
Et des plus heureuses, ma foi  
Quand vient la saison printanière,  
Des frais bouquets nul n'en vend que moi  
Cela n'étonnera personne  
Quand on saura qu'à mes chalands  
Par dessus le marché je donne  
Mes doux accens mes doux accens  
A, a, a, a, a, a, a, a, a, a,  
Et voilà comme mes chalands  
S'en vont toujours, toujours contents  
Chaque jour les plaisantes choses  
Que me débitent nos seigneurs.  
Je suis plus fraîche que mes roses.  
Et je suis la reine des cœurs !  
De mes fleurs un seul plus sincère  
Se borne à vanter la fraîcheur  
Avis à tout flatteur  
C'est lui que je préfère.  
Oui je suis etc.

A tous ceux qui viennent me dire  
J'achèterai, d'abord chantez  
Je réponds avec un sourire :  
Je chanterai, mais achetez  
Je ne favorise personne  
A tous mes aimables chalands.

Mes bouquets je les vends ;  
Ma chanson je la donne  
Oui je suis etc.

Me désignant une immortelle,  
Une pauvre fillette, un jour,  
Me dit cette fleur que vaut-elle ?  
Rien pour toi, lui dis-je à mon tour.  
Deux fois, ce jour, la bouquetière,  
Fut heureuse hélas ! de donner  
Car c'était pour orner  
La tombe d'une mère  
Oui je suis etc.

## CROIS-MOI.

AIR *Connu.*

Ne crois pas, ô mon ange  
A leurs mots enchanteurs,  
A leurs douces louanges,  
A leurs propos menteurs,  
Ne crois pas, ô mon ange  
A leurs propos menteurs.  
Mais quand ma voix fidèle,  
Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,  
Crois-moi,

Ils vanteront Marie,  
Tes yeux tes blonds cheveux,

---

Ta grâce, . . . oh ! je t'en prie  
N'écoute pas leurs vœux ;  
Ne les crois pas Marie,  
N'écoute pas leurs vœux.  
Mais quand ma voix fidèle,  
Tout bas te dit que nulle autant que toi n'est belle,  
Crois-moi ;

Ils te diront sans doute,  
Ils te diront un jour  
Je t'aime. . . eh ! bien redoute  
Leurs mots trompeurs d'amour :  
Oh ! par pitié redoute  
Leurs mots trompeurs d'amour.  
Mais quand bonheur suprême,  
Emu tremblant je dis auprès de toi je t'aime,  
Crois-moi.

---

**FUYEZ SON REGARD.**

AIR : *Quand jubiter fit la terre.*

Par le sort Olga soumise  
Aux lois d'un maître puissant,  
A l'ombre d'un saule assise  
Chantait en pleurant ;  
O mes compagnes chéries  
Jeunes serves du Boyard  
Quand il parcourt nos prairies  
Fuyez son regard.

On braverait sa colère,  
S'il ne savait qu'opprimer,  
Hélas, craignez de lui plaire  
Surtout de l'aimer ;  
Infidèle à sa promesse,  
Il vous oublierait plus tard,  
Oui, l'on meurt de sa tendresse  
Fuyez son regard.

### **Tyrolienne de Jean Hofer.**

Hola ! hardi ! marchons aux armes, ra ta plan...  
Entendez-vous les cris d'allarmes, ra ta plan...  
L'ennemi, tambour battant  
S'avance à pas de géant ra ta plan...

Berger, laisse la ta houlette, ra ta plan...  
Il faut quitter ta bergerette, ra ta plan...  
Elle soignera ton troupeau  
Maintenant vole à ton drapeau ! ra ta plan...

Brave chasseur ta carabine, ra taplan...  
A plus noble but se destine ; ra ta plan...  
Chez l'ennemi, qu'à tout pas  
Elle sème le trépas, ra ta plan...

L'ennemi vient ! gardons nos postes ! ra ta plan...  
Qu'à son feu, nos vives ripostes : ra ta plan...  
Forcent ses fiers bataillons,  
A fuir loin de nos sillons ! ra ta plan...

LA CLOCHE DU VILLAGE.

AIR : *Du Hameau d'E. Barateau.*

Dans ce vallon solitaire,  
Vois-tu ces murs dévastés  
Que l'astre des nuits éclaire,  
De ses lugubres clartés ;  
Partout du lierre sauvage  
Les rameaux tout étendus,  
De l'Eglise du village,  
La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

Là dans une humble chaumière  
Laure coulait d'heureux jours,  
Et l'heure de la prière  
Fut l'heure de nos amours ;  
Elle disait je t'adore,  
Tous mes sens étaient émus  
Vainement j'écoute encore,  
La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

Laure tu fus infidèle  
Puisse le remord vengeur  
Effroi d'une âme cruelle,  
Epargnes ton faible cœur ;  
Rien ne rappelle l'outrage  
A mes esprits éperdus  
Revois en paix le village

La cloche ne sonne plus  
La cloche ne sonne plus !

---

NE ME SUIS PAS.

AIR : *Souvenir de ma patrie &c.*

Quand le destin sévère  
M'exile vers d'autres climats,  
Que je souffre seul sur la terre,  
Ne me suis pas, ne me suis pas.  
Reste dans tes campagnes  
Près de ton lac d'azur,  
Au pied de tes montagnes  
Reste avec tes compagnes  
Reste avec tes compagnes  
Sous ton ciel doux et pur.

Sans le moindre nuage  
Je te verrais fléchir.  
Et moi contre l'orage  
Je serais sans courage (*bis.*)  
En te voyant souffrir.  
Quand, &c.

Reste dans ta chaumière  
Avec mon souvenir,  
Le ciel en qui j'espère  
Touché de ma prière  
Le ciel en qui j'espère  
Me fera revenir.  
Quand &c.



---

## LETTRE A MARIE.

AIR : *Le Beau Ciel de ma Chère Bretagne.*

Je t'ai promis, quand tu quittas la France,  
Marie, un doux chant d'espérance ;  
Je tiens ma promesse, en ce jour.  
Puissent mes vers te peindre ma souffrance,  
Et de mon cœur rapprocher ton amour !

La fleur hélas ! que tu m'avais donnée,  
A ton départ était fanée...  
Ne te ris pas de ma frayeur :  
Je crois par fois y voir ma destinée,  
En te quittant, j'ai cru perdre ton cœur !

Reviens, reviens, sans plus te faire attendre,  
Reviens, j'ai besoin de l'entendre  
Jurer que tu m'aimes toujours.  
On en voit tant d'amantes au cœur tendre,  
Pendant l'absence hélas ! changer d'amours !

Pour ton retour j'ai des chansons nouvelles,  
Bien plus tendres et bien plus belles  
Que celles que tu sais déjà.  
Matin et soir, je ne chante plus qu'elles,  
Tant j'ai d'amour pour qui les inspira !

TON SOUVENIR.

AIR : *Tendre souvenir de mon cher pays.*

Sais-tu qui soutient mon courage  
Et me fit croire en l'avenir ?  
C'est ton image, ton souvenir  
C'est ton image, ton souvenir  
De tous maux accablé,  
Quand du ciel de la France  
Sans aucune espérance,  
Je me crus exilé...

Dans l'espace d'un jour,  
Quand je vis l'opulence,  
Les honneurs, la puissance,  
S'envoler tour-à-tour...  
Sais-tu &c.

Frêle jouet du sort,  
Lorsqu'en perdant ma mère,  
Dans ma douleur amère,  
Je convoitais la mort.  
Sais-tu &c.



## Voyage au tour de ma chambre.

AIR :— *Un beau navire, etc.*

Voyage, voyage, mon âme, voyage,  
Dans cette chambre où je suis en prison...  
Tes souvenirs, notre unique bagage,  
Vont de ces murs agrandir l'horizon !...  
Au coin du feu quand la neige m'exile,  
Nouveau Touriste et nouveau Robinson,  
Cherchons l'espace et parcourons mon Ile,  
En arpentant ma chambre de garçon. (*bis.*)

Prenons d'abord ce chemin de traverse,  
Qui s'offre à nous, entre ces deux fauteuils...  
Le pied me glisse....et voila que je verse....  
Dame, en voyage, il est bien des écueils !  
Grirpons dessus ! à pied, montons les côtes...  
Tiens ? le buffet....et le couvert est mis !...  
Dinons donc seul à cette table d'hôtes,  
Où ma pensée invite mes amis.....

Dans ce rayon, nous avons, par centaine,  
De braves gens que nous aimons tous deux ;  
Devant messieurs Molière et Lafontaine,  
Ne passons pas, sans causer avec eux.  
Faire se peut que plus d'un m'accompagne....  
Oui....Rabelais répond à notre appel,  
Sterne avec nous va battre la campagne,  
Victor Hugo va nous conduire au ciel !..

Arrêtons nous devant ce point de vue...  
C'est ma fenêtre...encor un souvenir !..  
C'est là, de loin, qu'au détour de la rue,  
Chaque matin, je la voyais venir.  
Mais écoutons...l'horloge tinte et pleure,  
A ce clocher, là-bas, près du Saint Lieû...  
C'est ma pendule hélas ! qui sonne l'heure,  
Où, pour jamais, elle me dit adieu !..

Là devant nous.... O rencontre prospère !...  
Lui que mon cœur n'espérait plus revoir !  
Je le trouve, à la fin, lui !...mon frère !..  
Eh ! non. . . . c'est moi, vis à vis du miroir !  
Mais ce portrait qu'un nuage environne  
Ma pauvre sœur que Dieu reprit soudain....  
Ah ! c'est pour moi la vierge, la madone,  
Qui nous sourit, à l'angle du chemin ?....

Nous relayons devant la cheminée...  
L'âtre embrasé présente à mes regards,  
Par l'incendie une ville entraînée,  
Puis un combat, un enfer des remparts...  
Puis, le Vésuve où je n'ose descendre...  
Puis, par degrés mon œil s'appesentit...  
Et j'entrevois les marrons, sous la cendre,  
Cuisant pour moi, lorsque j'étais petit....

Du sentiment voici les Catacombes ;  
Là, que décrits dorment inanimés !..  
Dans ce tiroir l'oubli creusa des tombes  
Aux faux serments, aux amours inhumés :

Que de papiers ! que de morts en déroute !  
Mais ! qu'ai-je vu ? Mémoires de tailleurs !..  
Je savais bien qu'on ne pouvait, en route,  
Se garantir tout à fait des voleurs !..

Où sommes nous ?... qu'elle est cette contrée,  
Que nous venons d'atteindre, en chevauchant !  
C'est mon alcôve; en son coin retirée....  
Sans le savoir, nous allions au couchant..  
Voici le soir.... il nous fallait un gîte...  
A point nommé, nous avons là mon lit !..  
Reposons nous.... mais, en songe, bien vite,  
Remettons nous en route, cette nuit !..

## LA VALSEUSE.

AIR *Connu.*

Fillettes d'aprésent  
Craignent en valsant  
De se compromettre.  
Car, quand elles ont valsé,  
Monsieur le Curé s'est écrié :  
Vous avez valsé ? Oui, Monsieur le Curé.  
Ma foi, tant pis, pour vous, j'en suis bien fâché.  
Un si grand péché, n'est pas pardonné  
C'est l'enfer que vous méritez.  
Faut pas valser comme ça,  
Tra la la la, Tra la la la la, } (*bis*)  
L'enfer vous attend là: (*bis*)

Fanchon, chez sa maman,  
S'en fut pleurant,  
Revenant de confesse,  
Sa mère lui dit :  
Mon p'tit mignon, mon p'tit tendron !  
Qu'avez vous donc ?  
C'est Mr. Curé, qui m'a demandé  
Si j'avais commis quelques grands péchés,  
Je lui ai dit que j'avais valsé  
C'est alors qu'il s'est emporté.  
Faut pas pleurer comme ça  
Tra la la la la, Tra la la la la }  
Nous verrons c'Curé là. (bis.) }

La maman toute en pleurs  
S'en fut au presbytère,  
Elle dit au Saint Pasteur  
Avec aigreur, vous êtes un rêveur !  
Quoi Mr. le Curé, pour avoir valsé  
Vous nous feriez croire, que nous sommes damnés !  
" Un si grand péché n'est pas pardonné  
" C'est l'enfer que vous méritez."  
Malgré c'qu'on en dira  
Tra la la la la, Tra la la la la } (bis.)  
Ma fille valsera. (bis.) }

Vous tous qui m'écoutez,  
Vous conviendrez,  
Qu'il est horrible !  
D'être damné par son Curé,  
Pour avoir valsé.

Soit dit entre nous, quel mal faisons-nous,  
Quand on met ces Messieurs en courroux,  
Puis, fait-on du mal quand en carnaval  
Nous faisons quelques tours de bal ?  
Mais puisque c'est comme ça }  
Tra la la la la tra la la la } (bis)  
Faut-en passer par là }  
Eh bien : passons par là }

## **Vous n'êtes plus petite fille.**

*AIR Connu.*

Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez vû seize printems !  
Ecoutez-moi, soyez gentille !  
Car, je suis vieux... j'ai vingt cinq ans.  
Je veux en père de famille,  
Vous parler raison. Il est tems !

**REFRAIN.**

Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez aujourd'hui seize ans.  
Vous n'êtes plus petite fille,  
Vous avez aujourd'hui, aujourd'hui seize ans.

Sur mes genoux !... non pas ma chère !  
Prenez pitié du Précepteur.

Il craindrait trop que l'écolière,  
Ne troubla l'esprit du Docteur.  
A votre âge, on est si gentille  
Et je n'ai pas de cheveux blancs !  
Vous n'êtes plus, etc.

Souvent votre voix enfantine,  
Me donnait un titre cher !  
Et la folâtre Léontine,  
Venait lutiner son ami.  
Mais hélas ! un nouveau jour brille,  
Où ces jeux sont trop séduisants,  
Vous n'êtes plus. etc.

---

### L'AMOUR D'UNE MÈRE.

AIR : *Fleur de Bretagne.*

Veuve dès ses premiers beaux jours,  
Pour soigner son fils en bas âge  
Une mère, dans le veuvage,  
Passa la saison des amours,  
Alors que la vertu l'éclaire,  
Pour un fils ne peut-il à son tour  
Sacrifier un fol amour  
Au bonheur d'une tendre mère, (*bis.*)

Fuyant le monde et ses plaisirs,  
Un fils s'oubliant soi-même,  
La tendre mère au fils qu'elle aime  
A su borner tous ses désirs,



Alors que la vertu l'éclaire  
Le fils qu'elle adore toujours,  
Doit oublier tous les amours  
Pour prouver qu'il chérit sa mère, (*bis.*)

Hélas ! dans le sein maternel,  
Si le ciel qu'une mère implore,  
Pour le tendre fils qu'elle adore,  
Fait naître un amour éternel,  
La nature qui nous éclaire,  
Au cœur d'un fils doit à son tour  
Que toujours le plus tendre amour  
Est celui qu'on doit à sa mère, (*bis.*)

## NINON CHEZ MADAME DE SEVIGNÉ

AIR : *Un castel d'antique structure.*

C'est bien le plus joli corsage,  
Le pied mignon, surtout des yeux !...  
D'puis bien longtemps, oui je le gage,  
Paris n'en a pas vu de mieux,  
Sa beauté séduirait un prince,  
Ah ! pour attraper les maris  
Les femmes ont dans la province,  
Les mêmes armes qu'à Paris (*bis.*)

A Paris, dit-on, c'est l'usage ;  
On s'moque des provinciaux ;

Tout c'qui n'est pas du grand village,  
Passe à Paris, pour être des sots,  
Croyant leur mérite plus mince,  
D'nigauts on trait' tous nos maris.  
Mais, les maris de la province  
Ne le sont pas plus qu'à Paris.

De notr' maîtresse je vous jure,  
Tout en est beau, tout en est bon ;  
Oui, c'est un ang' pour la figure,  
Et pour l'esprit c'est un démon !  
De celui qu'elle fait paraître,  
Comm' de ses traits on est épris,  
Excepté Madame peut-être,  
On n'en a pas plus à Paris.

**Qu'ils sont plaisants de me faire la cour.**

*AIR : Niagara je te fais mes adieux !*

Qu'ils sont plaisants de faire la cour  
A moi qui me ris de l'amour,  
Je suis leur idole chérie  
Et s'il faut croire à leurs sermens,  
Je brillé par mes agrémens  
Comme la fleur de la prairie.

Sitôt que l'un d'eux me répète  
L'aveu de ses grands sentimens,

Moi, je lui parle de rubans  
Et de Bijoux et de toilette !  
Qu'ils sont &c.

Avec quelle ardeur on s'applique  
A vanter mes talens divers,  
J'égalé Sapho pour les vers  
Et Malibran pour la musique.  
Qu'ils sont &c.

---

## LE DERNIER ADIEU.

AIR *Connu.*

Voici l'instant suprême,  
L'instant de nos adieux !  
O toi ? seul bien que j'aime !  
Sans moi retourne au cieux !  
La mort est une amie (*bis.*)  
Qui rend la liberté ; (*bis.*)  
Au ciel reçois la vie, (*bis.*)  
Et pour l'éternité ! (*bis.*)

Adieu ! tu vas m'attendre  
Bientôt je dois partir  
Mon cœur fidèle et tendre  
Te garde un souvenir  
Adieu ! jusqu'à l'aurore  
Du jour au quel j'ai foi  
Du jour qui doit encore  
Me réunir à toi.

SIMPLE ET MODESTE.

MUSIQUE DE E. MERLE

Délicieuse créature  
Que l'on ne peut voir sans aimer ;  
Toi que la main de la nature  
A mis tous ses soins à former,  
La plus simple de tes pareilles,  
Tu n'as au front aucun bijou  
Pas un brillant à tes oreilles  
Et pas une perle à ton cou.

Va ! reste, reste  
Simple et modeste

Au front céleste mes amours !

Fille orgueilleuse  
N'est point heureuse !

La vertueuse l'est toujours.

Mais qu'as-tu besoin de dentelle,  
De cosmétique et de bijoux ?  
Sans parure en es-tu moins belle  
Ton sourire en est-il moins doux ?  
Laisse, laisse donc ô mon ange,  
Tous ces hochets et diamans  
Souvent ramassés dans la fange,  
Au prix des plus purs sentimens.

Va ! reste &c.

Et voudrais-tu d'une toilette  
Qui fut un stygmate d'affront ;

Que chaque épingle de ta tête  
Tatouât la honte à ton front ?  
Crois-moi la plus belle couronne  
Qui puisse parer la beauté,  
C'est l'innocence qui la donne  
Et non l'or de l'impureté.  
Va ! reste &c.

PENDANT L'ORAGE.

PAROLES DE T. GAUTHIER.

Air : *Le Soldat Laboureur.*

La barque est petite et la mer immense,  
La vague nous jette au ciel en courroux,  
Le ciel nous jette au flot en démente,  
Près du mat rompu prions à genoux ;  
Fleur du paradis sainte notre Dame  
Si tendre au marin en péril de mort,  
Appaise le vent, fais tomber la lame  
Et pousse du doigt notre esquif au port.

De nous à la tombe, il n'est qu'une planche,  
Peut-être ce soir dans un lit amer  
Sous un froid linceuil fait d'écume blanche  
Irons-nous dormir veillés par les éclairs ;  
Nous te donnerons si tu nous délivres  
Une belle robe en papier d'argent  
Un cierge à festons pesant quatre livres  
Et pour ton Jésus un petit Saint Jean.

FLEUR DE BRETAGNE.

AIR : *Adieu chermant pays de France.*

Dans ces jardins où la magie,  
A pleine main, sema des fleurs,  
A chaque pas l'âme ravie  
Voit briller de riches couleurs ; (*bis.*)  
Mais aux fleurs de cette campagne,  
Moi, je préfère, pauvre fleur,  
Une rose de la Bretagne  
Que Gait porta sur son cœur.

Elle n'a point cette parure,  
Elle n'a point ce vif éclat  
Que la bienfaisante nature  
Donne aux fleurs de notre climat ; (*bis.*)  
Mais elle a paré ma campagne  
Et je la garde avec bonheur,  
Cette rose de la Bretagne  
Que Gait porta sur son cœur.

A mes yeux, que tu sembles belle,  
Vive image de sa candeur ;  
Aussi fraîche, aussi blanche qu'elle,  
Tu pourrais passer pour sa sœur.  
Oui, pauvre fleur de la montagne,  
Toujours tu seras mon bonheur ;  
Car une fille de Bretagne  
Te portait hier sur mon cœur.

---

LARMES D'UNE JEUNE FILLE.

MUSIQUE DE S. THALBERG,

*Paroles du comte Eugène Lonlay.*

Ce n'est pas l'onde qui tombe,  
Du ciel aux sombres lueurs ;  
Ni l'eau des fleurs qui pénètre dans ta tombe,  
Mère, hélas ! ce sont mes pleurs !  
Vois, mon doigt creuse la terre ;  
Ensanglanté, creuse encor,  
De mon trésor sois seule dépositaire,  
Gardes-moi mon anneau d'or, (*bis*)  
L'anneau de celui que j'aime,  
Symbole d'un doux retour,  
    Qui chaque jour  
Charme mes yeux, mon cœur même  
Puis-je rêver d'autre amour !  
Ils me disent de le rendre,  
D'être infidèle à ma foi ;  
    Bientôt, crois-moi,  
Je viendrai te le reprendre,  
Et dormir auprès de toi.

---

